

Survivre à l'agression sexuelle dans l'enfance : besoins particuliers et enjeux cliniques

NDLR - Ce texte n'engage que son auteur et ne représente pas nécessairement les positions officielles de l'Association. Toute reproduction, partielle ou totale, est interdite sans autorisation de l'auteur.

Jean-Paul Roger

Écrivain et professeur de littérature, Cégep André-Laurendeau

Animateur, Centre de ressources et d'intervention pour hommes abusés sexuellement dans leur enfance (CRIPHASE)

L'inceste, ça se conjugue à quel temps? Question que je me posais lors de l'écriture de mon mémoire. C'est donc en tant qu'écrivain de L'inévitable, et non plus en tant que témoin d'un passé que j'aborderai ce thème qu'est l'agression sexuelle chez les hommes. Aujourd'hui, selon le Rapport Rondeau, un homme sur six est susceptible de connaître cette réalité. Qu'en est-il des ressources disponibles pour ces hommes étouffés par leur silence? Quel homme osera prendre la parole pour exprimer ou écrire cette réalité? Ce fléau est, selon Denis René, intervenant à CRIPHASE, souvent gommé, effacé, sinon risible... Cette réalité a pourtant de graves conséquences sur l'intégrité physique et psychique de l'individu et provoque souvent la compulsion sexuelle, le manque de confiance en soi, l'incapacité de soutenir l'intimité, l'abus de drogues et d'alcool, la sur-performance ou la sous-performance professionnelle, etc.

L'inévitable est un roman qui s'amorce à l'heure du bain où l'on voit l'affection d'une mère pour son premier fils Denis et la haine qu'elle a pour son deuxième, Paul. Paul a peur d'être brûlé au moment où sa mère réchauffe l'eau du bain avec la bouilloire qu'elle déverse près de lui, il craint l'éclaboussure des gouttelettes d'eau brûlante, il appréhende la douleur qu'il aura à vivre une fois allongé sur la table de cuisine sous l'éclairage froid du néon. Les gestes, les doigts, les ongles qui écorchent la chair jeune du prépuce de Paul. Paul, viande douce, maintes fois trituré par sa mère soucieuse de la propreté apprise chez les sœurs infirmières. Plus tard, elle justifiait ses gestes en me disant qu'on lui avait enseigné comment nettoyer un enfant. Elle ne faisait que répéter les gestes. Un roman qui commence avec la violence de la mère et se termine par une sentence de celle-ci. «Paul refuse mon aide, qu'il s'arrange, il est assez grand. Il me rit en pleine face. Paul, il l'aime son père.» Un roman qui souligne plus que la complicité d'une mère mais bien sa participation à l'agression sexuelle. Constat que j'ai fait, du moins qui a été confirmé, après avoir vu l'émission *Enjeux* à Radio-Canada en mars 2004 «*Ma mère, mon agresseur*». Ce que j'ai aussi appris au cours de cette émission, c'est qu'il n'y avait pas, dans le dictionnaire, de féminin au mot agresseur.

Je parlerai peu de ces années d'agressions sexuelles avec le père, 7 ou 10 ans? *L'inévitable* souligne ce flou temporel. Une durée que je refuse car lorsque j'ai réalisé que je pouvais avoir 16 ans et que l'agression sexuelle faisait encore partie de mon adolescence, je me suis détourné comme je me détourne, avec un haut-le-cœur, d'un cadavre de moufette écrasée sur le bord de l'autoroute. Putréfaction qui me pogne à la gorge et bloque les mots pour ne laisser qu'un regard embrouillé de larmes. Putréfaction qui me fige toujours.

De 25 ans à la naissance de l'écriture

Un soir d'automne, après avoir reçu mes résultats d'examen de mi-session aux HEC, je constate l'erreur d'être là malgré mes notes qui me disaient de continuer, je pouvais devenir comptable: autre rêve avorté. Naissait à nouveau ce goût âcre de l'inconfort après plusieurs tentatives de reprendre les études, au cégep et à l'université: un certificat en relations industrielles que je n'ai pas terminé, écoeuré de lire les conflits entre patrons et employés, le long « niaisage » des conventions collectives. Cette soirée d'automne, à la pause, je me suis vu, silencieux au centre des autres, l'échec en face, enchaîné à l'incertitude. À 25 ans qu'allais-je devenir? C'est en pleurant que je suis sorti des HEC, que je suis monté dans ma voiture et que je suis arrivé chez ma copine d'enfance qui n'a rien dit et m'a simplement offert une tisane. Comment aurais-je su que ce moment ouvrait la porte à une suite d'échecs: huissiers qui sont venus saisir ma Renault 5, autres huissiers qui ont attendu sur le bord de la porte afin que je sorte mes meubles, policiers qui m'ont demandé avec gentillesse de les suivre au poste de police afin de régler plus de 500 \$ de contraventions non payées. C'était ça où la prison de Westmount; par chance un ami avait un peu de cash. J'ai évité les barreaux mais quand même visité les cellules propres aux barreaux verts de la Ville de Westmount. Combien de sabots de Denver? De quoi ferrer les meilleures écuries. Et combien de nuits et de party où alcool et poudre blanche se sont mêlés aux corps nus et blafards entremêlés sur les planchers? Combien de matins où je me suis dit que c'était le dernier?

Quelques jours plus tard, je recommençais cette même descente aux enfers des baisers froids et des étreintes glaciales de la nuit. Toucher le fond, je désirais en finir, souhaitais mourir et affrontais, ivre, les ruelles de Montréal. Sans crainte, j'attendais l'agresseur, je marchais à côté de la mort, d'une mort qui était mienne, je machinais mon suicide, ouvrais mes veines, finissais éventré, me précipitais d'un pont ou roulais à toute allure sur des chemins de campagne. L'alcool m'endormait et j'échouais même dans mes projets d'en finir.

Entre temps, j'étudiais en littérature, je lisais et fuyais les examens, convaincu, tout comme mes amis ainsi que certains de mes professeurs, que je n'étais pas à ma place. Je ne savais pas écrire: un mot était synonyme d'au moins une faute, mes textes étaient d'une totale incompréhension, ils étaient une vraie honte pour la langue française. J'étais à des lieux de l'esthétique raisonnable de Boileau: *«Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément»*. Comment concevoir que l'agression sexuelle pouvait être un des facteurs de mes échecs, de ma lâcheté à affronter les examens, de mon manque de confiance?

J'ai échoué plusieurs cours, j'ai même connu une session où mon relevé de notes n'avait que des «E». Dans ce corps à corps avec l'ennui, l'errance, l'écoeurement et la bouche pâteuse de mes nuits de baise éthyliques conjuguées à la noirceur, je me réconfortais en me disant que j'étais un vrai littéraire. Tout pour masquer mes incompétences, ma nullité. Puis un jour, une professeure qui discutait avec un étudiant lors d'une pause, lui dit que s'il s'inscrivait à la maîtrise, il devrait vivre quelques années avec son sujet de mémoire. Il devrait trouver un thème qui le tiendrait en haleine et le passionnerait. Rien ne me passionnait sinon la nourriture et la pourriture. Le baccalauréat terminé, toujours aussi incertain de ce que je désirais, je me suis inscrit à un certificat en pédagogie où je me suis bien amusé, où j'ai rencontré un maître de stage qui est devenu un grand ami, qui m'a donné le goût de vivre la littérature et l'enseignement. Il est d'ailleurs devenu mon coach d'écriture.

En 1993, la parution *De chair et de papier* efface les sentences de mes professeurs qui disaient que je ne savais pas écrire, c'était la gloire, sans compter que je décrochais un emploi de professeur au Cégep André-Laurendeau.

Une gloire de courte durée, l'UQAM refuse mon inscription à la maîtrise. Trop de «E», trop instable. McGill m'accueille, j'erre quelques années, arrive le choix du sujet du mémoire à rédiger, se manifestent à nouveau l'angoisse, les peurs, le manque de confiance. Retour des sentences, retour du cercle vicieux gargouillant toujours dans mes entrailles: pourriture de mon orthographe, vermine de ma syntaxe, propos mal organisé mais s'ajoutait un nouveau mot dans ce découragement: l'imposture. C'était une hérésie que je sois un professeur de littérature... Puis tombe la date d'échéance, et de cette remise à vif de mes faiblesses émergeait la clef telle l'épée de Lancelot offerte par la Dame du lac : mémoire à écrire se conjugait avec mémoire à revivre. Je présente mon projet, mon directeur Yvon Rivard accepte, me propose une lecture: *Les enfants du sabbat*, histoire d'inceste qui n'a rien à voir avec ce que j'ai vécu. Puis je me mets à la recherche d'une histoire comme la mienne. Avec *L'obéissance* de Suzanne Jacob, on assiste à la mise en scène de la peur de l'inceste, ce qui pousse une mère à tuer sa fille pour qu'elle évite les mains du père. *La porte du fond* de Christianne Rocheford, roman français qui ne montrera jamais l'inceste. D'ailleurs, le mot «inceste» n'a toujours pas sa place dans le code pénal.

Après ces lectures, je venais de trouver mes pistes d'écriture: écrire l'inceste au présent et sans diablerie, le plus réaliste possible, prendre le lecteur et le placer au coeur du corps à corps incestueux. Donner à l'inceste toute sa souveraineté afin de comprendre que l'agression sexuelle c'est plus que des titres en caractères gras dans nos quotidiens, que c'est plus que des cris à l'horreur. Cris qui installent la gêne chez moi. Ces cris ne font que renforcer l'écran funèbre. Qui a besoin de ces lettres grasses? C'est ainsi que le roman *L'inévitable* est devenu le seul roman francophone dont le thème est l'inceste entre un père et son fils.

Dans ce parcours qui m'a mené à l'écriture de *L'inévitable*, il y a toujours eu une place importante accordée au corps. Plaisirs du corps connus trop tôt et avec une trop grande intensité, jouissance que j'ai tenté de revivre de façon aussi forte que ce que mon père m'a fait vivre, ce qui explique ce goût de l'extrême, où baise, alcool et drogue ont forniqué plus d'une fois en moi, dans ce corps taudis. Pour contrer les ravages de mes nuits, les cours de ballet classique, cinq jours par semaine où je tentais de reprendre possession de mon corps, entraînement où je ne voyais pas celui-ci, où je ne sentais pas la largeur de mes épaules, tout ce que je voyais dans le miroir ne concordait pas avec la fragilité intérieure. En moi, je n'étais qu'une ligne maigre, à l'intérieur de cette carapace, un corps rachitique, desséché, froid et distant, apeuré par les contacts amicaux, les poignées de mains ou autres accolades. Insensible debout mais bon suceur couché.

Aujourd'hui, le conditionnement physique: aviron, gym et yoga arrivent à replacer le corps, à le calmer, à chasser l'angoisse, à éloigner les fantômes qui encore m'enfoncent dans le creux de mon sofa et me poussent à l'inaction, me figent dans mon salon. C'est recroquevillé que j'affronte les coups funèbres de mon père et les paroles acerbes de ma mère. Elle qui n'a jamais su voir autre chose que son rival en son fils, un fils aux sourcils qui ressemblent à des traces de break, un fils aux babines de suceux, parfois craquelées; elle répétait «punis par où l'on a péché». Elle riait. Un fils aux mains de femme, aux hanches bonnes pour enfanter, au regard de chien battu, un fils au petit bouton dans son maillot de bain. Elle riait. Rire sardonique. Son soliloque de jalousie hante l'écriture de la suite de *L'inévitable*. Ce sur quoi je travaille présentement.

Dans ces montagnes russes de l'autodestruction et de la reconstruction, entre l'abrutissement et la tranquillité arrivent mes rencontres avec une psy du CLSC, privilège offert aux étudiants de l'UQAM, rencontres dont je n'arrive plus à me souvenir du nombre, rencontres où je ne cessais pas de parler à propos de mon passé, de tout et de rien, j'imagine. Je n'ai pas relu les pages de mon journal de thérapie, mais je sais que ces rendez-vous m'ont aidé

à placer, à éclaircir mon passé. Puis est arrivé le temps où j'avais épuisé le nombre de mes rencontres, où est-ce elle que j'avais épuisée? Elle me réfère à une collègue, quelque temps de ce côté où je commençais à piétiner, où je sentais que nous n'allions pas suffisamment loin, puis je suis tombé sur cette petite annonce du Centre d'aide pour victimes d'actes criminels (CAVAC): on recherchait des gars qui avaient vécu l'agression sexuelle dans leur enfance.

Naissance de CRIPHASE

Suite à un projet pilote mené en 1996 par le Centre d'aide pour victimes d'actes criminels, est né en mars 1997 le Centre de ressources et d'intervention pour hommes abusés sexuellement dans leur enfance (CRIPHASE). Fondé par Denis René, Marie-Laure Guillot et d'autres hommes, ce Centre reçoit sa première aide financière et réelle cette même année. Un montant qui représente approximativement 0,05 % de la somme allouée aux agresseurs par l'Agence de développement de réseaux locaux de santé et de services sociaux de Montréal et somme qui est de beaucoup inférieure au «coût annuel moyen d'incarcération d'un délinquant sous responsabilité fédérale», soit 79 538 dollars¹. Que-ferions nous sans une «justice réparatrice»? Après six ans d'attente, nous n'avons pas chigné longtemps sur cette subvention et nous remercions encore notre gouvernement qui nous aide à maintenir un lieu de parole destiné aux hommes victimes d'agressions sexuelles.

Né d'une absence d'aide constatée en 1996, le CAVAC reçoit six hommes sur une période de huit semaines pour cette première démarche qui se transforme, suite aux commentaires des hommes, à dix semaines de rencontre. Je faisais partie de cette première démarche.

Comment s'inscrire aux groupes de PHASE?

Une première entrevue d'une heure est fixée par l'intervenant-e. Je me souviens de ce mot «entrevue», il était angoissant, j'ai eu l'impression d'aller à une entrevue pour un job, mais l'accueil chaleureux de Marie-Laure et de Denis a vite ouvert le sujet. Travail déjà amorcé par des rencontres individuelles et par la volonté d'écrire mon histoire. Mon objectif était simple: aller vérifier auprès des autres ce que je vivais, ne pas être seul de ma gang, «avoir accès à de nouvelles perspectives pour poursuivre [ma] route», «mieux comprendre l'impact du passé sur [ma] vie présente». Objectifs soulignés sur notre site Internet au <<http://criphase.cam.org/>>.

Pour les groupes PHASE, les critères d'admissibilité sont:

- > Être âgé de 18 ans et plus;
- > Avoir un souvenir clair de l'agression; pas de place à la supposition, même s'il y a reconnaissance des symptômes.

1- <<http://www.csc-scc.gc.ca>>, Publications, Guide de l'orateur, Section 4, Système correctionnel fédéral

Les contres-indications seraient :

- > Avoir des problèmes de santé mentale;
- > Être un agresseur;
- > Être homophobe, raciste, xénophobe, toxicomane (la dépendance doit être contrôlée).

Les frais pour participer à un groupe PHASE sont de 300 \$ pour 30 heures, à raison de 3 heures par semaine. Notre souhait serait que les services, les groupes de PHASE I et PHASE II² soient gratuits. Par contre, nous avons un fonds d'aide pour les hommes ayant des difficultés financières.

D'autres activités sont aussi offertes par CRIPHASE :

- > Des **Café-rencontres** et des soupers où les hommes sont invités à venir discuter de tout et de rien afin de tisser des liens d'appartenance au groupe. L'an passé, deux soupers ont eu lieu et attiré plus de 27 membres.
- > Quand il y a une demande de 5 hommes intéressés, j'anime un **groupe d'écriture ou de lecture**. « En fait, dans les groupes PHASE, nous avons constaté que plusieurs des participants avaient utilisé l'écriture comme outil d'expression de soi, pour s'aider à comprendre et à vivre avec les expériences qui les avaient tant marqués³. » Le groupe d'écriture fonctionne avec un thème différent à chaque semaine et qui est spécifique à l'agression sexuelle : portrait de l'agresseur, corps à corps, description des lieux, comment j'aurais aimé réagir dans cette situation...
- > **Un journal, le L'IPAS** (L'invitation à participer aux activités et services). Ce journal nous aide à conserver un lien avec les membres. Il est aussi un lieu où chacun de nous peut s'exprimer, nous tenir au courant de ses coups de cœur tout comme de ses coups de crise. Lors de la dernière année, il est paru trois fois. Preuve que nous avons besoin d'encre neuve ! Malheureusement, ce journal est distribué aux membres seulement.
- > Par chance, notre visibilité est assurée par **des dépliants en français et en anglais**. Ils ont été distribués dans certains organismes qui en ont fait la demande mais surtout envoyés, par l'entremise de l'Ordre des travailleurs sociaux du Québec, à leurs employé-es.
- > Nous avons aussi tenu un **kiosque au Centre de détention Leclerc** en novembre 2003, ce qui nous a permis de nous faire connaître auprès des autres organismes qui travaillent avec des détenus.
- > Des **mini-conférences à l'UQAM** présentées aux étudiants-es en sexologie ont pu les aider à prendre conscience de cette réalité qu'est l'agression sexuelle et que des hommes peuvent aussi être des victimes.
- > Participation aux **Journées communautaires** lors des activités de Divers/Cité.

2- Une évaluation scientifique de cette démarche a été menée par l'intervenante Marie-Laure Guillot, qui a choisi d'en faire son sujet de recherche au cours de ses études de maîtrise en travail social.

3- Rapport annuel d'activités 2003-2004.

- > Un **site Internet** où vous retrouverez les **L'IPAS**, différents textes, références ou romans qui touchent à la problématique de l'agression sexuelle faite aux hommes.
- > **D'autres activités** qui assurent notre visibilité: pour une deuxième année, CRIPHASE a maintenu sa participation à la Table de concertation sur les agressions à caractère sexuel de Montréal: «Il est sans doute superflu de souligner que CRIPHASE est le seul membre de cette Table qui œuvre exclusivement auprès des hommes⁴.»
- > CRIPHASE a de plus été présent au **Comité ministériel** mis en place par le Comité de travail en matière de prévention et d'aide aux hommes.

À titre indicatif, en 2003-2004 nous avons reçu plus de 200 appels téléphoniques provenant:

- > D'hommes agressés sexuellement;
- > D'intervenants-es;
- > De parents ou d'amis-es d'hommes agressés sexuellement;
- > De chercheurs-es, d'étudiants-es;
- > Des médias.

Aujourd'hui l'inceste, plus qu'un mot

Devenu un sujet de thèse, *L'imaginaire de l'inceste dans le roman québécois de 1985 à aujourd'hui*, sur lequel je travaille présentement en collaboration avec Michelle Nevers, est aussi un sujet que j'aborde dans mes cours au collégial, soit dans *Atala et René* de Chateaubriand ou encore dans différents romans québécois tels que *La proie des autres* de Daniel Pigeon, *L'obéissance* de Suzanne Jacob ou encore *Les enfants du sabbat* de Anne Hébert...

4- ibid.